

Ce « roman » des enfers successifs, exodes, errances, errements d'une famille (serbe, croate, musulmane ?) en pleine désintégration physique et morale, confine à l'intolérable surtout lorsque les personnages hommes (chiens ?) torturent et s'attachent aux milices ou armées guidées par un certain « Capitaine » froid et glacé comme la neige, qui serait le portrait d'Arkan – « mais il y a des dizaines d'Arkan!... » L'effet en est d'autant plus bouleversant qu'aucune distance historique, aucune mémoire, ne viennent atténuer l'horreur du martyr des populations. Il s'agit du présent. Et pour qu'on ne confonde pas agresseur et agressé, bourreaux et victimes, même si la compassion de Vidosav Stevanovic va jusqu'aux entrailles de la souffrance somnambulique des tortionnaires, « combattants du peuple » quasi immunisés par leur logique imparable de débiles entretenue par la propagande, c'est bien aux victimes que, dit-il, ce livre est dédié. Et ce n'est pas pour rien que la seconde moitié de l'ouvrage se passe dans les caves-catacombes d'une ville « obusée », à la merci des snipers<sup>2</sup>...

Peut-être parce qu'il est Serbe, en tout cas appartenant à « l'île des Balkans », Stevanovic, tout en le niant, dénuce les spécificités de cette barbarie – le *sang*, les égorgements (« ils sont très inventifs dans la recherche de nouvelles manières de tuer »); le complexe du peuple assiégé, incompris (« ils sont très inventifs pour manipuler les masses... »). Il parle de « l'inexistence de l'État de droit », de « l'anarchie, très proche de la nature de nos gens », et que les « pouvoirs entretiennent exprès ». Il démonte excellentement les mécanismes d'asser-

vissement qui président à ce « communisme de guerre », dans lequel selon lui la Serbie est aujourd'hui engagée. Impossible de dissocier le politique de l'humain. Mais c'est lorsqu'il rentre dans la chair putréfiée des consciences, des pulsions, de la haine, que Vidosav Stevanovic (« je vois le côté tragique, rarement le côté comique... ») touche l'universel. Cet écrivain du Cercle de Belgrade qui a fait partie de la « vague noire » des années soixante-dix, laisse cependant deviner « une mince brèche d'espoir ». Elle est peut-être à trouver dans la dimension religieuse : Maria qui tient son journal dans sa cave et va mourir ; son chien, si peu taché de noir ; Christos, cinq ans, traumatisé, auto-interdit de parole ; le frère mystérieux qui partage sa misère avec Ismaël, en fuite<sup>3</sup> lui aussi car « son pays [Kosovo ou la récente Albanie ?] est un camp où il n'y a rien. Ni nourriture, ni vêtements, ni distractions... » où tout est interdit ; « ceux-là, à peine capables de tenir debout » à force de privations seront pourtant les vainqueurs ultimes, faisant dire aux politiciens, sadiques et autres brutes meurtrières : « Comment se fait-il que nous n'arrivions pas à l'emporter sur ces ombres, ces spectres?... »

Marie-Françoise Allain

S. Drakulic

*BALKAN-EXPRESS*

Paris, Mentha, 1992

*Balkan-Express* nous livre les chroniques d'un pays en guerre et nous mène au cœur du conflit. Si les mots de Slavenka Drakulic sonnent juste, il faut y voir le prix d'une parole risqué :

Je doutais... des mots, je me rendais compte qu'ils étaient une membrane fragile, une enveloppe

1. Entretien avec l'auteur, 9 avril 1993.

2. « Les prochaines proies seront les musulmans du Sandjak », affirme Stevanovic.

3. Il y aurait, selon l'écrivain, « entre 130 000 et 300 000 insoumis serbes ».

trop fine pour nous protéger de la réalité, le bruit d'une pierre qui tombe au fond d'un puits.

Dans l'odyssée de Drakulic le front se porte à l'intérieur du sujet. Obstinée et cruelle, la guerre bouleverse la vie qui se brise « en fragments impossibles à recoller ». La force de l'événement défie le texte quant à sa qualité littéraire, d'où le recours à une alliance des genres qui noue récit de guerre, récit de voyage et d'exil, autobiographie et reportage. Genres certes mineurs mais souvent convoqués en pareilles circonstances, lorsqu'il s'agit de ne pas désespérer de la vérité et de la sérénité :

Je ne crois plus à la sérénité. C'est une mince couche de glace sur un fleuve fatal trompeur. Je sais que je roule vers des ténèbres qui ont le pouvoir, en une seule phrase de journal, d'ébranler en moi la capacité de distinguer le réel et l'irréel, le possible de l'impossible. (p. 72)

L'image du tourbillon, *leitmotiv* d'une écriture riche en improvisations marque ce texte :

J'ai l'impression de sombrer dans un tourbillon que je ne reconnais pas mais dont je pressens la menace ; il faut à tout prix s'en préserver, il ne laisse nulle place à la raison ni au doute, pas même à l'effroi : on ne peut que s'y noyer. (p. 87)

Cette image, métaphore par excellence des chroniques de Drakulic, entraîne le lecteur dans les tourbillons de l'histoire et d'une destinée restituées à la première personne. Les habituelles cartographies et chronologies des traités sont remplacées ici par une géographie et histoire intérieures tout aussi impressionnantes. La peur, animal qui envahit de l'intérieur et la guerre qui ronge les entrailles comme un acide sont là ! L'émotion aussi, lorsque le souvenir évoque avec affection et respect les figures parentales. On découvre une femme qui parle d'elle, mais également de sa fille et d'une

jeunesse perdue, la sienne mais surtout celle qui se fait tuer dans son propre pays. Le récit de plusieurs rencontres et reportages tente de soulager une écriture pliant sous son lourd fardeau. Vains détours, car le retour au réel n'en est que plus cruel et l'auteur n'échappe pas à son destin.

L'écriture littéraire ne bannit point analyses sociologiques et politiques, prises de positions critiques et engagement. Le lecteur découvre une histoire au quotidien, « vue d'en bas », à lui d'apprécier les avantages d'une telle perspective.

Évoquons pour conclure l'autre thème majeur de Drakulic : le silence. Le silence mortel de Zagreb en guerre. Le silence serein de Ljubljana en paix. Confrontation éprouvante, insoutenable. Le silence étrange et impénétrable des passagers d'un train – parler serait trahir ses origines<sup>1</sup>. Silence paradoxal, silence-cri, signe du refus d'accepter la guerre... nous dit l'auteur. Chroniques littéraires pleines de passion, d'émotion... et de réalisme.

Christophe Solioz

Marcel Gauchet

### L'INCONSCIENT CÉRÉBRAL

Paris, Le Seuil,  
coll. « La librairie du XX<sup>e</sup> siècle,  
1992.

Au fur et à mesure qu'elle progresse, on perçoit mieux ce qui fait l'unité de l'œuvre déjà considérable de Marcel Gauchet : l'articulation entre une réflexion sur la logique propre de la démocratie et une recherche savante sur l'histoire de la subjectivité moderne, telle qu'elle se déploie, au-delà de la philosophie, dans les différents domaines du sa-

1. Par son accent. La différence essentielle entre les deux variantes du serbo-croate réside dans la prononciation : les Serbes prononcent dur (ékavien) alors que les Croates ont l'accent mouillé (iékavien).